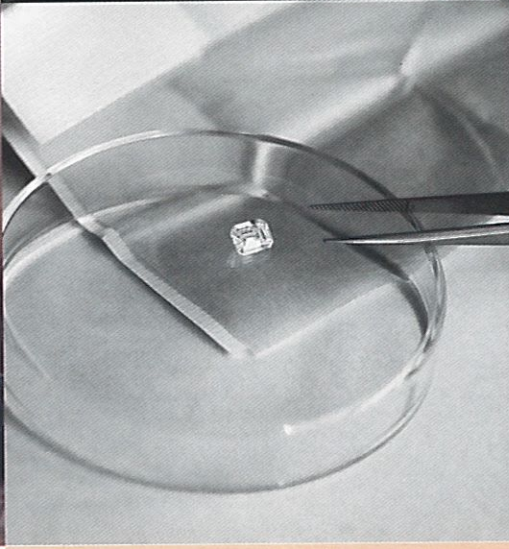
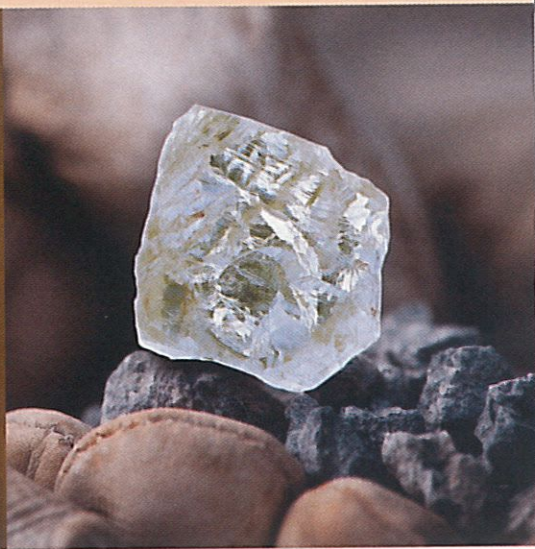


LE DIAMANT EN QUESTION

Rencontre entre Jean-Marc Lieberherr, directeur général de la Diamond Producers Association, et Manuel Mallen, cofondateur de Courbet, une marque de bijoux en diamants de laboratoire. Conversation courtoise, mais accrochée.

Gabrielle de Montmorin



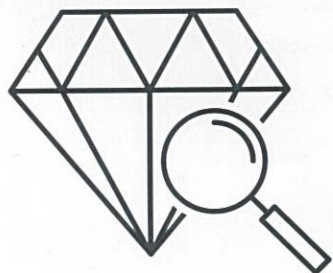
Quel a été votre parcours jusqu'au diamant ?

Jean-Marc Lieberherr : J'ai commencé ma carrière dans les vins, chez LVMH, en Asie. Je suis arrivé dans le diamant en 2005 pour structurer une activité vente marketing. En 2016, j'ai quitté la direction générale de l'activité diamant du groupe minier Rio Tinto pour diriger la Diamond Producers Association (DPA). Elle a été créée par les sept plus gros producteurs de diamants au monde, qui représentent environ 75 % de la production mondiale, pour faire la promotion du diamant avec un budget annuel de 70 millions de dollars. Elle est présente aux États-Unis, en Chine et en Inde, qui représentent 45 %, 16 % et 7 % de la consommation mondiale de diamants.



Manuel Mallen : Je suis arrivé en 1990 chez Piaget, en Suisse, et je suis resté vingt-cinq ans chez Richemont. Avec un associé, j'ai ensuite racheté la maison Poiray que j'ai quittée en 2017 pour fonder avec Marie-Anne Wachtmeister, la société Courbet, la première marque de joaillerie écologique et éthique de la place Vendôme. Nous n'utilisons que de l'or recyclé qui provient de mines urbaines et des diamants de laboratoire. Nous ouvrons ce mois-ci un corner au Printemps et nous avons d'autres demandes, aux États-Unis, en Corée du Sud ou en France.

Qu'est-ce qui différencie un diamant naturel d'un diamant de synthèse ?



M.M. : Il y a deux technologies. Le HPHT, pour haute température haute pression, qui reproduit ce qui a été fait sous terre, et le CVD, qui signifie dépôt chimique en phase vapeur. Schématiquement, des atomes vont venir se déposer sur une matrice de diamant ou s'agglomérer sur un grain de diamant. Donc, à la sortie, lorsque le diamant est taillé, il n'y a aucune différence physique, optique ou chimique.



J.-M.L. : Il existe aujourd'hui une quarantaine d'instruments qui permet de distinguer un diamant synthétique d'un diamant naturel, ce qui prouve qu'ils ne sont pas identiques. Les processus de production laissent des traces, des points de pressions, des strates et des inclusions comparables à des défauts de fabrication. À l'inverse du diamant naturel, dont les inclusions ont souvent un intérêt scientifique très important.

J.-M.L. : Un diamant ne se réduit pas à une composition atomique. C'est une pierre précieuse, rare qui a parfois jusqu'à 3,3 milliards d'années. Le mystère de son origine nous ramène à l'origine de la Terre, ce qui est fascinant. Un diamant de laboratoire est la reproduction industrielle d'un produit original, ce qui représente une énorme différence.

J.-M.L. : La réalité, c'est que le diamant de laboratoire n'est pas aujourd'hui un produit écologique. Il pourrait l'être si des énergies renouvelables étaient utilisées pour le produire. Ce qui n'est pas le cas dans des pays comme Singapour, la Chine ou l'Inde. Le comité de vigilance de la joaillerie aux États-Unis vient d'ailleurs de mettre en garde les producteurs américains contre les excès de langage et les affirmations non vérifiées.

J.-M.L. : L'empreinte écologique d'une mine de diamants est aujourd'hui pratiquement à 100 % liée à l'émission de gaz à effet de serre. Il n'y a pas de produits chimiques utilisés, donc il n'y a aucun impact irréversible sur l'environnement, et qui est entièrement compensé par l'obligation de conserver trois fois en moyenne la surface qui est utilisée.

J.-M.L. : Pour suivre des objectifs commerciaux, l'industrie du diamant synthétique se présente comme éthique en dénigrant le diamant naturel qui a fait une transformation remarquable depuis quinze ans vers de plus en plus de transparence, de responsabilité et qui a un impact socio-économique essentiel puisque 100 millions de personnes vivent de l'activité minière.

Justement, parlons des prix de ces diamants...

J.-M.L. : J'ai vu sur votre site que vous étiez à 6400 euros le carat pour une pureté VS [signifie que le diamant comporte des petites inclusions à la loupe]. À produit équivalent, un diamant naturel est environ à 10 000 euros le carat. Les coûts de production du diamant de synthèse ayant été divisés par dix, il ne vaut pas 30 % de moins, mais 90 % de moins qu'un produit naturel.

Pour conclure ?

J.-M.L. : Je conclurais avec trois messages : authenticité, rareté et responsabilité. Un diamant est un produit qui a une promesse de pureté, de sincérité et d'amour. Il faut que l'industrie soit au niveau de cette promesse.

M.M. : À l'œil nu, on ne voit rien. Ensuite, c'est la même composition donc, pour moi, c'est exactement la même chose, avec des inconvénients en moins, tout simplement.

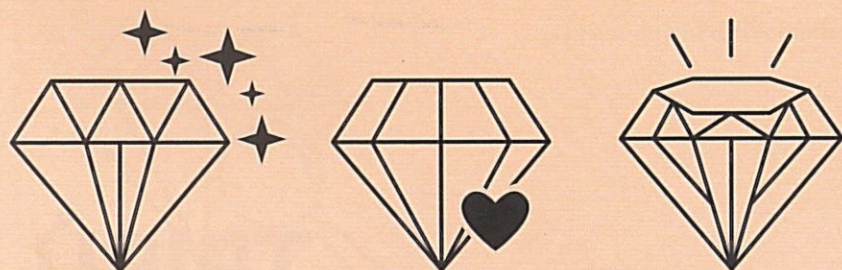
M.M. : Je comprends tout à fait cette magie de la Terre depuis des milliards d'années, mais je pense que les rêves évoluent, et que les jeunes aujourd'hui veulent préserver la planète. La magie de la technologie et le génie humain peuvent le faire. Un diamant de laboratoire, c'est la même chose qu'un diamant naturel en plus écologique et en moins cher. Alors, pourquoi pas ?

M.M. : Vous allez sur Google, vous écrivez « mine de diamants », et « image » et vous me direz si c'est écologique ou pas.

M.M. : Cela reste de la compensation. Moi je parle juste d'une alternative positive.

M.M. : Tout dépend de la qualité évidemment. Nous venons, par exemple, de vendre un diamant de 9 carats de qualité E. C'est le premier et le seul, mais je ne peux pas dire son prix pour des raisons de confidentialité.

M.M. : Nous avons un projet de manufacture de diamants dans le Sud-Ouest de la France réalisé en collaboration avec le CNRS, avec de l'énergie renouvelable. Nous comptons grandir et répondre aux attentes des « green living » en leur offrant le même savoir-faire que celui de la place Vendôme, grâce à nos artisans qui sont à Paris, Lyon et Milan.



Éclat durable

1895. Un jeune prodige nommé Daniel Swarovski invente le premier procédé métallique pour tailler et polir le cristal. Bijoutiers et couturiers s'arrachent ces nouvelles pierres uniformes parfaitement facettées. Un siècle plus tard, Nadja Swarovski, représentante de la cinquième génération de la famille, emmène les collections « Atelier Swarovski » dans une démarche écoresponsable. L'or est labellisé « Fairtrade » [équitable], les diamants de laboratoire et les pierres de couleur naturelles sont traçables. Complice de cet engagement, Penélope Cruz signe pour la ligne des pendants d'oreilles (photo ci-contre), des néo-dormeuses et des bagues.

